

SOUVENIRS DE L'EXODE

Juin 1940 l'armée allemande occupe Paris et poursuit son avancée vers le sud. Fuyant l'arrivée de l'ennemi, les populations civiles apeurées, prennent alors le chemin de l'exode...

Huit à dix millions de personnes, abandonnent une grande partie de leurs biens pour n'emporter que le strict nécessaire. Sur les routes de France c'est la cohue, un peu partout des convois hétéroclites composés de charrettes, chariots attelés, brouettes, vélos, autos et autres véhicules lourdement chargés se mélangent aux piétons.



Le quinze juin, alors que l'ennemi bombarde Gray, à quelques kilomètres de là, dans le village de Villefrancon, la famille Fournier prend à son tour, le parti de fuir au plus vite.

Devenu adulte, leur garçon, Emile, âgé alors de douze ans, rassemblera ses souvenirs dans un recueil, qu'il diffusera à plusieurs de ses connaissances. Mes parents étant de ceux là, je peux donc au titre du devoir de mémoire, partager avec vous ce témoignage d'une petite histoire rejoignant la grande.

PREPARATIFS DE DEPART

Déjà depuis plusieurs jours, des nouvelles contradictoires et alarmantes circulent dans le village semant une véritable panique. Quelques jours avant, un mauvais présage, une circulaire du préfet donnait l'ordre aux maires de faire dresser des barrages aux entrées des villages. Ces barrages étaient faits de vieux matériels agricoles, chariots, faucheuses, râteaux, il y en avait trois sur tout le village. Des chicanes permettaient de passer, la nuit, elles étaient fermées avec un vieux râteau à cheval, obstacles dérisoires quand par la suite, nous avons fait connaissance avec le formidable armement de l'armée allemande.

Chaque fois que le malheur arrive et que la peur vous tenaille, les familles se retrouvent pour affronter l'adversité. C'était le cas chez nous. Nous étions quatre, mon père quarante deux ans, ma mère trente neuf ans, ma sœur neuf ans et moi douze ans. Pour plus de sécurité mes trois tantes et le grand père de Velesmes étaient venus nous rejoindre. Une de mes tantes était mariée et avait avec elles ses deux filles Irène six ans et Arlette un an, leur papa pour sa part était mobilisé.

Tout le monde était suspendu aux nouvelles que diffusait sans discontinuer la T.S.F. Ces nouvelles étaient très mauvaises, les troupes allemande arrivaient dans la capitale le quatorze juin. Des éléments avancés après avoir pris Reims, Sedan, Chalons sur Marne arrivaient dans les faubourgs de Langres. Le soir, on apprenait de sources officieuses que des soldats allemands étaient à Arc-Les-Gray distant de treize kilomètres de chez nous.

C'est à ce moment que toute la famille prend la décision de partir. Il faut dire que toute la journée, la moitié de la population du village avait fui avec des chariots lourdement chargés de linges, literies et victuailles, tirés par des chevaux, prenant la direction du sud pour échapper à l'ennemi. Il faut dire que dans le village, deux thèses se contredisent ; les gens qui ne veulent pas partir disent que ce n'est qu'un orage et qu'il faut le laisser passer ensuite tout s'arrangera. D'autres, des soldats français qui par la suite s'avéreront être des éléments de la cinquième colonne, semaient la pagaille en disant qu'il fallait fuir car les allemands tuaient et violaient tout sur leur passage...

Avec mon père, je me dirige vers les écuries, après avoir détaché nos deux chevaux, compagnons de labours, nous les emmenons dans une pâture près du village, pour qu'ils puissent survivre à notre départ. Je me rappellerai toujours de ce triste cortège, mon père devant, tenant par le licol un cheval et moi derrière faisant de même. Il fait nuit, c'est une belle nuit d'été comme il en fait après une journée qui n'en finit pas. La lune brille à l'horizon vers le couchant, le ciel est tout rougeoyant « Gray brûle ». C'était donc vrai, les allemands étaient à Gray. Nous entendons des coups de feu à intervalles réguliers, le crépitement des armes automatiques. Après avoir abandonné nos deux chevaux, nous revenons à la maison, raconté ce que nous avons vu et entendu.

Nous lâchons dans la nature, vaches, veaux, génisses, cochons, volailles (Nous avons dix laitières et exceptionnellement cinq veaux qui tétaient). Alors le départ s'organise. Le moyen de locomotion, une voiture Citroën B14 cabriolet, un modèle assez ancien à quatre places, dans laquelle nous nous entassons à dix. Après avoir chargé linges et victuailles, nous nous casons comme nous pouvons dans le véhicule. Mon père qui conduit sur le siège avant, ma mère sur le siège à côté, moi sur ses genoux. Sur le siège arrière mes trois tantes avec chacune un enfant sur les genoux. Il reste le grand-père qui ne veut pas partir. Malgré son refus, nous l'installons derrière la voiture sur le coffre bourré de provisions de toutes sortes. Comme nous ne connaissions pas encore la ceinture de sécurité, nous l'attachions avec une corde, comme cela il ne pouvait pas tomber. Avec le recul, je revois ce départ tragi-comique.

Ma mère ferme la porte, peut-être pour la dernière fois, et c'est le départ. Pour moi c'est un soulagement car j'ai une peur bleue du « boche ». Quant à mes parents, je n'ai jamais su quelles furent leurs pensées. Je suppose que cela à du être dur pour eux, ils abandonnaient là, une maison dans laquelle ils avaient vécu des années heureuses, laissant derrière eux une exploitation issue du fruit de tant de travail.

Où allions nous ?, reviendrions nous un jour ? A ce moment précis, personne n'est en mesure de connaître la réponse à ses deux interrogations.

SUR LA ROUTE

Dans la rue principale du village, c'est l'apocalypse, tous les animaux du village errent dans les rues, les vaches beuglent, les veaux braillent leurs mères, cochons, volailles, c'est une vision de fin du monde. Après avoir slalomé à travers cette arche de Noé, nous quittons le village après avoir passé un des fameux barrage dont j'ai parlé. Direction le sud, premier incident au village de Bonboillon, un soldat français nous arrête. Il invective mon père par la glace de la portière « Vous n'êtes pas fou de rouler plein phare, vous allez nous faire repérer par les allemands, vous méritez qu'on vous casse vos phares » Joignant le geste à la parole, il attrape son fusil par le canon et casse nos phares à coup de crosse. Nous sommes stupéfaits, de cette réaction stupide, de la part d'un soldat français. Nous voilà donc aveugles. Mon père poursuit sa route à l'aveuglette aidé pour cela par la lune qui est très claire. Direction Pesmes, deuxième incident à quelques kilomètres de là, gêné par l'obscurité, nous butons sur un obstacle, le choc est terrible. Je n'ai vu qu'un éclair, après quelques secondes d'hésitation, mon père descend et va voir dans quoi nous sommes rentré. Bizarre, il n'y a rien devant la voiture. Ensuite mon père va voir si nous n'avons pas perdu le grand-père sous la violence du choc. Non ! Il est toujours là, la corde a fait son office. « Je croyais que vous étiez tous morts ! », ce sont les seuls mots qu'il ait dit car après le choc il est resté muet longuement. Autre chose, notre pare-brise s'est brisé, étant devant, j'ai reçu des éclats sur la figure et voilà que le sang coule de mes yeux. Je crois que ma dernière heure est venue. J'hurle de peur. Après m'avoir nettoyé et pansé sommairement, nous continuons la route sans phare et sans pare-brise jusqu'à Pesmes, distant de quelques kilomètres. Aux premières maisons, nous nous arrêtons pour demander du secours. Après avoir frappé pendant plus d'un quart d'heure (Par ces temps troubles, les gens ont peur et se terrent dans leur demeure), une lampe s'allume et une tête de femme, les cheveux hirsutes, les bigoudis en bataille, apparaît dans l'entrebâillement de la porte. A la vue de ma tête ensanglantée elle pousse un cri ; « Mon dieu un blessé ! », son homme arrive à son tour, le bonnet de nuit de travers. On m'a nettoyé ma blessure qui s'est avérée pas si grave que cela.

Malgré tout, on m'a mis un gros pansement autour de la tête que j'ai gardé tout le temps de notre expédition, semant la pitié parmi les personnes rencontrées, croyant avoir affaire à un blessé de guerre. Après avoir remercié ces braves gens, nous avons attendu le jour pour poursuivre notre voyage.

Après cette nuit de cauchemar, le jour arrive enfin et nous repartons. Alors commence le vrai visage de cet exode, sur la route c'est la cohue, réfugiés et soldats rescapés de l'armée française se côtoient et fuient devant l'avance allemande. Dans cette cohorte de véhicule de toutes sortes, des milliers de jeunes hommes montés sur des bicyclettes se frayent un passage, parmi ce désordre. Arrivé à proximité de Tavaux nous apercevons des volutes de fumées noires, sur le terrain d'aviation les hangars et les avions brûlent, l'aviation allemande vient de procéder à une attaque. Dans l'après-midi, un violent orage éclate, n'ayant plus de pare-brise, nous sommes trempés jusqu'au os. Transis de froid, nous arrivons au soir à la Clayette, une petite ville de Saône et Loire. Nous passons la nuit dans un gymnase de mille places, dans lequel nous sommes trois ou quatre mille à prendre place pêle-mêle. Harassé, nous nous couchons à même le sol sur un léger lit de paille, nos espoirs de sommeil réparateur sont vite déçus, des cris, des pleurs nous empêchent de dormir. Des femmes de la croix rouge en tenue bleue donnent à manger et à boire aux plus démunis. Il faut rendre hommage à ces femmes qui se sont dépensées sans compter durant cette période.

Le lendemain nous repartons, car à chacun de nos arrêts c'est la même chose, les allemands sont signalés sur nos talons, ils avancent aussi vite que nous les fuyons. Après quelques kilomètres, soudain les gens quittent la route pour se précipiter dans les champs se cacher dans les hautes herbes. C'est l'aviation italienne qui nous attaque, nous abandonnons la voiture pour nous réfugier dans un champ de blé qui borde la route. L'attaque dure une quinzaine de minutes, elle se concentre principalement sur un élément de l'armée française présent au milieu de cette cohue.

L'alerte passée nous repartons, y a-t-il eu des morts, des blessés ? Probablement, mais égoïstement personne ne s'en soucie, le fait d'avoir sauvé sa peau prime sur tout le reste.

CHANGEMENT DE DIRECTION PUIS RETOUR

Le lendemain dix huit juin, nous poursuivons notre voyage sauve-qui-peut. Des nouvelles colportées par la rumeur publique nous apprennent que, le maréchal Pétain qui vient de prendre le pouvoir, a demandé l'armistice à l'Allemagne. C'est à ce moment là que nous avons changé de direction, fini la route vers le sud. Nous traversons la France par le Massif Central pour rejoindre le mari d'une de mes tantes qui est soldat à Pau.

Nous essayons une nouvelle attaque aérienne, nous nous cachons dans les prés environnants avant que les avions allemands en piqué, lâchent quelques rafales de mitrailleuses sans trop faire de dégâts. Il me faut signaler qu'à chaque attaque subie, le grand-père restait attaché à la voiture. Tout au long de ce périple, nous avons vu des choses horribles, des morts, des blessés, des femmes qui avaient perdu leurs enfants, de la misère...

A un certain moment, des motards de l'armée française nous ont fait serrer sur l'accotement pour laisser passer un convoi militaire formé d'une vingtaine de canons de gros calibre traînés par de gros tracteurs chenillés. Avec mon jugement d'enfant, je trouvais bizarre qu'on dégage la route pour laisser passer ces canons pour qu'ils se sauvent plus vite au lieu de rester derrière nous, pour contrer l'avance ennemie et tenter d'arrêter le « boche ». Il faut dire qu'il s'en est passé des choses incompréhensibles durant cette drôle de guerre : Nous tentions d'aller rejoindre le mari d'une de mes tantes qui était dans un régiment de chars stationné à la frontière espagnole, pour arrêter qui ? Un autre de mes oncles, âgé de trente ans, gardait les républicains espagnols vers Argelès... Drôle de guerre !!!

Avant d'arriver à Roanne, nous avons été témoins et un peu auteurs d'un accident. Pour une raison que j'ignore, mon père arrête la voiture et descend. En ouvrant la portière, il heurte malencontreusement le porte-bagage lourdement chargé d'un vélo monté par un jeune, celui ci déséquilibré tombe au milieu de la route. Alors arrive une voiture qui lui passe dessus et le traîne sur une vingtaine de mètres. Aidés par des fermiers qui se trouvaient à proximité, visage en sang, figure arrachée, il râlait avant de tomber inconscient. Après quelques instants, l'auteur de l'accident est remonté dans sa voiture et a démarré sous les cris de colère des personnes

présentes autour de l'infortuné cycliste. A-t-il survécu à ses blessures ? Nous ne le saurons jamais. Après cet accident nous avons continué notre voyage en direction de Roanne que nous avons traversé sans incident, malgré un embouteillage conséquent. Quinze kilomètres plus loin, nous tombons en panne sèche, plus d'essence, c'est la pénurie impossible d'en trouver...

Nous sommes dans un petit village de montagne, Villemontais. Après avoir dévalé une petite route en pente en roue libre, nous arrivons chez de braves cultivateurs qui nous ont donné gîte et couvert pendant quelques jours. Un grand merci à ces bonnes personnes pour leur amabilité, leur courtoisie et leur gentillesse.

Le lendemain de notre arrivée mon père et moi sommes partis à la recherche d'essence. Quelle fût notre surprise en arrivant sur la route de voir passer devant nous ces side-car allemands monté par des soldats équipés de leur fameux imperméables vert-gris et leur casque d'acier. Après nous avoir dévisagés, ils remettent les gaz à toute vitesse... A la vue de ces teutons motorisés mon père me lâcha les paroles suivantes : « A cette vitesse là, dans trois jours ils sont au ord de la Méditerranée ».

L'armistice fut signé le 22 juin 1940. Les allemands étaient à Lyon et à Chambéry. La situation devenant moins tendue et après avoir trouvé de l'essence dans une pompe de village, la décision de retourner chez nous était prise. Le voyage de retour se fit d'une seule traite, sans incidents majeurs. Quel soulagement de retrouver, son village, sa maison, tout nos animaux, les gens qui étaient restés au pays et les personnes qui avaient pu rentrer avant nous, qui avait pris soin de regrouper nos animaux en divagation. Nous avons retrouvé les cinq veaux qui avaient tétés leurs mères, quelques vaches laitières avaient des mammites, mais rien de grave. La porte de notre maison n'avait pas été ouverte, nous avons tout retrouvé intacts... Pourtant notre village était occupé par plusieurs centaines de soldats allemands. L'ennemi installa dans les près des environs, un terrain d'aviation qui restera opérationnel presque une année. Ce fut le commencement de l'occupation qui allait durer plus de quatre ans avec toutes les misères et les privations que vous savez. Mais ceci est une autre histoire...

EMILE FOURNIER